

sonne, pour l'abandonner, à la vue de le voir attaqué par une armée de leurs ennemis communs : et qu'il ne s'agissait plus que de délibérer si on irait au-devant de cette armée, ou si on l'attendrait de pied ferme. Et sans leur donner le temps de répondre, il fit la cérémonie de leur mettre en mains la hache, en disant qu'il était persuadé qu'ils s'en serviraient bien. Il ne crut pas même qu'il fût contre sa dignité de commencer à chanter, le casse-tête à la main, sa chanson de guerre ; voulant leur montrer par là que son intention était de combattre à leur tête. Les sauvages furent enchantés de ces manières du comte de Frontenac et lui répondirent par des acclamations qui l'assuraient de leur consentement.

Le 29, le chevalier de Clermont, qui avait eu ordre de remonter la rivière de Sorel, pour observer les ennemis, vint apporter la nouvelle qu'il en avait vu un grand nombre sur le lac Champlain, et qu'il en avait même été poursuivi jusqu'à Chambly. Les signaux furent aussitôt donnés pour assembler les troupes et les milices. Le 31, M. de Frontenac passa, de grand matin, à la Prairie de la Magdeleine, où il avait assigné le rendez-vous général, et les sauvages, qu'il y avait invités, s'y rendirent tous, le soir. Le lendemain, le général fit la revue de son armée, qui se trouva composée de douze cents hommes. Dans l'après-midi, il y eut des conférences entre les chefs des diverses tribus, où les Outaouais rendirent raison de leur conduite, à la satisfaction, au moins apparente, du gouverneur, et des sauvages domiciliés, qui avaient provoqué ces explications.

Le jour suivant, les découvreurs revinrent et assurèrent qu'ils n'avaient rien vu ; sur quoi l'armée fut licenciée jusqu'à nouvel ordre. Deux jours après, un parti d'Iroquois tomba sur un quartier nommé *La Souche*, éloigné seulement d'un quart de lieue de celui où l'armée avait campé, et y tua ou enleva quelques soldats, et quelques habitants occupés à couper des bleds. Ce parti, qui n'était qu'un détachement de l'armée qui avait été découverte par La Plaque, ne s'en serait pas probablement tenu là, si un secours considérable, venu de Montréal, ne l'eût obligé à regagner les bois.

Le jour même de cette aventure, c'est à dire le 4 Septembre, le comte de Frontenac congédia ses alliés, après leur avoir renouvelé les recommandations et les promesses qu'il leur avait déjà faites, au sujet des Iroquois. Il accompagna son discours de nouveaux présents, et les sauvages partirent très contents de lui et de tous les Français.

Peu de jours après leur départ, les Iroquois reparurent en plusieurs endroits, et surprirent encore les Français, qu'ils croyaient bien loin. Le sieur DESMARAIS, capitaine réformé, qui commandait dans le fort de *Chateauguay*, étant allé dans la campagne, avec son valet et un soldat, tomba dans une ambus-